Titre : **BATAILLE DE TORFOU** **19 septembre 1793**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et combats**
Auteur : **ALFRED NETTEMENT**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **VIE DE LA MARQUISE DE LA ROCHEJACQUELEIN** **1858** **J. VERMOT – LIBRAIRE-EDITEUR** **Successeur de M. HIVERT** **33 QUAI DES AUGUSTINS** **PARIS**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date : **Novembre 2010**

Ancestramil

BATAILLE DE TORFOU
19 septembre 1793

La république, qui comprenait enfin que la grande partie était pour elle en Vendée, venait d'envoyer à Nantes un de ses meilleurs généraux, **KLEBER**, qui, à la tête de la redoutable garnison de Mayence, composée de quatorze mille hommes d'élite, venait de rejoindre les troupes que **BEYSSER** commandait. Il avait avec lui deux officiers d'une grande distinction, **HAXO** et **BEAUPUIS**.
Ce fut à Chollet que la grande armée vendéenne se réunit pour marcher à cette terrible lutte. Tous les chefs étaient présents, sauf **La ROCHEJACQUELEIN** et **STOFFLET**, retenus par de graves blessures. **LESCURE** et **BONCHAMP** y vinrent, le bras en écharpe. Tous sentaient que le moment était arrivé de vaincre ou de périr. **CHARRETTE** n'avait pu arrêter cette redoutable invasion qui menaçait d'envahir le Bocage. Il avait reculé en combattant de Légé à Montaigu, de Montaigu à Tiffauges ; et, laissant ainsi derrière lui tout le terrain où il avait fait jusque là, la guerre, il se repliait en fugitif vers le Bocage, emmenant avec lui femmes, enfants, vieillards, car les Bleus massacraient tout, et il demandait du secours.

Le mercredi 18 septembre 1793, un peu avant minuit, au moment où les armées réunies de la Vendée, qui comptaient près de quarante mille hommes dans leurs rangs, se disposaient à quitter Chollet pour marcher sur Torfou, l'abbé **BERNIER** prononça un discours où l'extrémité des circonstances et la grandeur du devoir que les Vendéens avaient à remplir envers dieu, le Roi, leurs femmes et leurs enfants menacés, leurs foyers envahis, venaient s'écrire en traits éloquents.

Les hommes n'ont point de peine à bien parler, quand les situations parlent ainsi d'elles-mêmes. Il bénit ensuite un grand drapeau que **Mme de LESCURE** avait fait broder pour l'armée de son mari, et il exhorta chacun à bien faire son devoir.

Les paysans l'écoutaient, appuyés sur leurs armes, avec un recueillement religieux auquel se mêlait l'enthousiasme militaire.

La présence de **LESCURE** et de **BONCHAMP** accourus malgré leurs blessures, leur disait assez la gravité des circonstances et l'importance du combat qu'ils allaient livrer ; cette affluence de femmes et d'enfants qui suivaient l'armée de **CHARRETTE**, ces troupeaux de bestiaux échappés des métairies en flammes, leur annonçaient le sort de leurs familles, s'ils ne les protégeaient point par une victoire.

Le 19 septembre, l'armée vendéenne avait pris position le long de la Sèvre ; ses avant-postes occupaient les bourgs de Boussay et de Torfou. On avait oublié de reconnaître un ancien chemin qui conduisait à ce bourg. **BONCHAMP**, qui connaissait parfaitement la topographie du pays, demanda, en arrivant le matin à sept heures, si l'on avait poussé des reconnaissances de ce côté. On lui répondit négativement. Aussitôt il prévit que l'ennemi déboucherait dans cette direction ; et, montant à cheval avec **MM. d'ELBEE** et **de LABOUERE,** il alla lui-même reconnaître le chemin oublié. A peine avaient-ils fait quelques pas que les balles commencèrent à siffler autour d'eux. C'étaient les Bleus qui, déjà maîtres de Torfou et de Boussay, où ils avaient surpris les postes avancés des Vendéens, continuaient leur mouvement offensif. Dans la colonne qui marchait ainsi au pas de charge se trouvaient deux troupes

Ancestrama

d'élite, les *chasseurs de CASSEL* et la *légion des FRANCS,* qui s'étaient fait une réputation par la manière dont elles combattaient en tiraillant dans les pays boisés.

Les Vendéens, qui croyaient attaquer, se trouvant attaqués eux-mêmes, furent déconcertés et faiblirent bientôt. L'armée de **CHARRETTE** surtout, découragée par ses précédents revers, ne tint pas et lâcha pied. Toute cette partie de la grande armée vendéenne, qui ne prenait les armes que dans les circonstances extrêmes, et qui ressemblait un peu à l'arrière-ban des armées féodales, se mit aussi à fuir.
On était dans un de ces moments décisifs où se fixe le sort des batailles. L'armée entière était ébranlée ; si quelque incident ne rétablissait pas le combat, la déroute allait commencer. **LESCURE** voit d'un coup d'œil l'extrémité du péril. Il met pied à terre avec quelques-uns des officiers, et, se tournant vers les soldats d'élite qui se pressaient derrière lui, il s'écrie avec cet accent qui fait pénétrer les paroles jusqu'au fond des cœurs : « *Y a-t-il ici quatre cents hommes assez braves pour venir mourir avec moi ? »*

Les gens de la paroisse des Echaubroignes, qui étaient ce jour-là dix-sept cents sous les drapeaux, répondirent à grands cris : « *Oui, Monsieur le marquis, nous vous suivrons partout où vous voudrez. »*
Ces dix-sept cents hommes, conduits par **BOURASSEAU** leur capitaine, étaient les meilleurs soldats de l'armée de **LESCURE** ; on les avait surnommés les grenadiers de la Vendée. Treize cents autres paysans se joignent à eux ; à la tête de ces trois mille hommes, **LESCURE** soutient pendant deux heures l'effort de l'armée républicaine tout entière ; le terrain accidenté et boisé, théâtre de ce combat, en favorisant sa résistance héroïque, cache en même temps aux Bleus la déroute commencée.

Pendant que **LESCURE** couvre ainsi toute l'armée, **BONCHAMP** arrive avec sa division, **CHARRETTE** rallie la sienne, les autres chefs font les plus grands efforts pour ramener leurs hommes au combat. Les femmes, qui, selon l'habitude des Vendéennes, priaient en arrière de l'armée, pendant que leurs maris, leurs fils, leur frères combattaient, se lèvent indignées, ferment le passage aux fuyards, les exhortent, les excitent ; et, armées de fourches, de pierres et de bâtons, les menacent même, les traitent de lâches et s'écrient qu'elles vont les remplacer au combat et aller soutenir **LESCURE**. La déroute est arrêtée.

Les Vendéens retournent de tous côtés prendre part à la lutte. A la faveur des haies et des accidents de terrain, ils se répandent en foule sur la gauche de l'ennemi. Les républicains commencent à s'étonner de cette fusillade qui les décime et qui, gagnant du terrain, éclate derrière eux. Un cri s'élève dans leurs rangs : « *Nous sommes coupés* ! » Le chef de bataillon **BOISGERARD**, craignant pour son artillerie, veut envoyer un bataillon pour la couvrir. Ce mouvement augmente le désordre. **KLEBER**, blessé dès le commencement de l'action d'un coup de feu, fait des efforts désespérés pou empêcher sa défaite commencée de se changer en déroute. Ses colonnes en retraite, engagées dans des chemins profondément encaissés, ne peuvent maintenir leurs rangs. Les Vendéens ne leur laissent point de relâche. Les Mayençais ne peuvent même réussir à sauver leurs canons. Les Vendéens tuent les canonniers sur leurs pièces, et s'en emparent.
Les républicains sont au moment d'être complètement détruits, lorsqu'une inspiration militaire de **KLEBER**, le dévouement du commandant de bataillon **CHEVARDIN** et l'arrivée de **CANCLAUX** avec toutes les forces de réserve, arrêtent enfin la poursuite des Vendéens à Gétigné, c'est-à-dire à trois lieues du champ de bataille. **KLEBER** a dit à **CHEVARDIN**, en lui ordonnant d'occuper avec deux pièces de canon et le bataillon de Saône-et-Loire, le pont de Boussay : « *Fais toi tuer là avec ton bataillon : il y va du salut de*

l'armée. » **CHEVARDIN** exécuta de point en point la consigne ; ce brave soldat se fit tuer, et l'armée républicaine fut sauvée. Ainsi se termina cette journée si glorieuse pour les Vendéens et en particulier pour **LESCURE** ; elle coûta **deux mille trois cents hommes, six canons et deux obusiers** aux Mayençais, étonnés d'être battus par une armée de paysans. **KLEBER** a dit lui-même dans ses Mémoires en parlant de ce combat :
« *On ne vit jamais un acharnement plus terrible* »

Le lendemain **LESCURE** et **CHARETTE** attaquèrent le général **BESSEYR** à Montaigu, de concert avec **BONCHAMP**, pour l'empêcher d'opérer sa jonction avec **KLEBER**. Il fut surpris, mis en déroute, perdit quatorze bouches à feu et jusqu'à ses équipages.
Les débris de sa division ne se rallièrent qu'à Nantes.

Malheureusement à la suite de cette victoire, **LESCURE** et **CHARRETTE** au lieu de persister dans le plan convenu, qui consistait à attaquer l'armée du général **CANCLAUX** qui, se concentrant à Clisson, devait, en apprenant la double défaite de **KLEBER** et de **BESSEYR**, opérer sa retraite sur Nantes, convinrent ensemble de marcher contre la division **MIESZKOWSKI** qui, sortie des Sables, s'avançait dans le Bocage en portant partout le fer et la flamme, et était déjà arrivée à Saint-Fulgent. Plus malheureusement encore, l'officier chargé d'avertir **BONCHAMP** de cette nouvelle disposition, n'arriva pas à temps, de sorte que **BONCHAMP**, croyant être appuyé, attaqua le général **CANCLAUX** et échoua.

Pendant ce temps, **LESCURE** et **CHARRETTE** remportaient une victoire signalée à Saint-Fulgent ; mais quelque éclatante que fût cette victoire, elle fut loin de compenser l'échec qu'avait éprouvé **BONCHAMP**. On avait laissé échapper l'occasion presque certaine d'attaquer et de détruire la meilleure et la plus redoutable armée que la république eut dans la Vendée. En outre, les récriminations occasionnées par ce changement de plan dont la nouvelle n'avait point été apportée en temps opportun, devinrent l'occasion de divisions funestes entre la haute et la basse Vendée, dont l'accord suffisait à peine pour faire tête aux immenses périls qui continuaient à menacer le Bocage. La Convention avait, outre la supériorité du nombre et des ressources, un avantage qui devait achever de décider la victoire en sa faveur ; elle avait l'unité de la volonté et elle établissait dans l'Ouest l'unité du commandement.

Pour faire cesser des rivalités qui s'étaient élevées dans l'état-major des armées de l'Ouest, elle nomme **l'ECHELLE** général en chef. C'était le dernier des hommes il est vrai, et **KLEBER** l'a peint en trois mots en disant de lui : « *C'est le plus lâche des soldats, le plus mauvais des officiers et le plus ignorants des chefs.* » Mais il imprimait à tout ce qui l'approchait, la passion révolutionnaire, et les lieutenants habiles qui commandaient sous lui, **KLEBER, BEAUPUY, VIMEUX, SCHERB, HAXO**, suppléaient à son insuffisance militaire.

Il faut ajouter que les Vendéens justement fiers des cinq victoires qu'ils avaient remportées en une seule semaine, fiers surtout d'avoir vaincu ces redoutables Mayençais, l'élite des armées républicaines, étaient retournés chez eux, selon leur habitude, pour chanter le *Te deum* et revoir leurs femmes et leurs enfants.

C'est ainsi que la Vendée devenait plus faible après tant de victoires, tandis que les armées républicaines se recrutant après leurs défaites au lieu de se dissoudre, menaçaient de plus en plus le Bocage et y faisaient même des progrès.

Pour achever de rendre la situation de la Vendée plus critique, **CHARRETTE** mécontent d'avoir été oublié dans le partage du butin fait sur les républicains en munitions, en effets d'habillements et en vivres, ne concertait plus ses opérations avec celles de la grande armée, et s'éloignant du théâtre de son action, était allé attaquer l'île de Noirmoutier.

****

Ancestramil